

France Forum

● *Le club de Rome a-t-il changé ?*

- *Problématique de l'anti-foule*
- *Actualité du personnalisme*
- *La rigueur et la vigueur*
- *Soljénitsyne et le pluralisme*
- *La fin du travail*
- *La gloire et la honte*
- *Arts et lettres*

Jean-Claude LAMBERTI - Jean-Marie DOMENACH - Alain DUSAULT -
Charles DELAMARE - Jacques NANTET - Gérard ADAM - Jean BOISSONNAT -
Phillippe SENART - Yvan CHRIST - Dominique-André KERGAL - François FEJTO -
Jean CHELINI - J. D. DURAND - Jean TEITGEN - Étienne BORNE -

FRANCE FORUM

COMITÉ DE DIRECTION

Etienne Borne, Henri Bourbon

6, rue Paul-Louis Courier - 75007 Paris

C.C.P. Paris 14.788-84 - Tél. 544.75.50

Abonnement annuel 100 F

Abonnement de soutien 120 F

Sommaire *213 - 214*

Juillet - Septembre 1984
25 F

DOSSIERS ET ÉTUDES

- LE CLUB DE ROME A-T-IL CHANGÉ ?
PAR JEAN-CLAUDE LAMBERTI p. 2
- PROBLÉMATIQUE DE L'ANTI-FOULE
PAR JEAN-MARIE DOMENACH p. 11
- ACTUALITÉ DU PERSONNALISME
PAR ALAIN DUSAULT p. 16
- LA RIGUEUR ET LA VIGUEUR
PAR CHARLES DELAMARE p. 22
- LE POINT DE VUE DE JEAN BOISSONNAT p. 26
- SOLJENITSYNE ET LE PLURALISME
PAR JACQUES NANTET p. 30
- A PROPOS DE "LA FIN DU TRAVAIL"
DE MICHEL DRANCOURT
PAR GÉRARD ADAM p. 32
- MÉMOIRE DE FRANÇOIS DE MENTHON
PAR HENRI BOURBON p. 34

ARTS ET LETTRES

- LA VIE LITTÉRAIRE
PAR PHILIPPE SENART p. 35
- LA CULTURE ÉCLATÉE
PAR YVAN CHRIST p. 42
- JEAN BAZAINE ET ANDRÉ FRÉNAUD p. 44
- LE CONQUÉRANT DES MOTS PERDUS
PAR DOMINIQUE-ANDRÉ KERGALE p. 46

NOTES DE LECTURE

- LE SYSTÈME COMMUNISTE MONDIAL D'ANNIE KRIEGLER
PAR FRANÇOIS FEJTO p. 54
- L'IMPITOYABLE GUERRE CIVILE D'HENRI AMOUROUX
PAR JEAN-DOMINIQUE DURAND p. 55
- J'AVANCE COMME UN ANE.. DE ROGER ETCHEGARAY
PAR JEAN CHELINI p. 57
- BONHEURS, BONHEUR DE JEAN ONIMUS
PAR JEAN TEITGEN p. 57
- LA CRIMINOLOGIE DE GEORGES PICCA
PAR HENRI BOURBON p. 58
- LE SYSTÈME POLITIQUE D'ISRAËL DE CLAUDE KLEIN
PAR JEAN-DOMINIQUE DURAND p. 59

PROPOS DU TEMPS

- LA GLOIRE ET LA HONTE
PAR ÉTIENNE BORNE p. 62

LE CLUB DE ROME A-T-IL CHANGÉ ?

par Jean-Claude LAMBERTI

Le lecteur du 10^e rapport présenté au Club de Rome par Bodhan Hawrylyshyn ne peut manquer d'être surpris : il n'y retrouve, ni l'annonce de catastrophes imminentes, ni l'usage péremptoire de conclusions tirées des ordinateurs, qui avaient, lors de la publication du 1^{er} rapport en 1972, impressionné l'opinion si fortement et si défavorablement qu'aujourd'hui encore aux yeux du grand public l'image du Club de Rome se dégage mal de celle de ses premiers travaux. Pourtant, en dix ans de recherches méthodiquement menées, le Club a su dépasser les limites étroites de ses premières positions, conquises par une action aussi spectaculaire que brutale, une "action de commando", comme le reconnaissait son président-fondateur, Aurélio Peccei (1). En lisant le livre de Bodhan Hawrylyshyn : *"Les itinéraires du futur"* on découvre une vision équilibrée du monde d'aujourd'hui et de demain, fondée sur un usage de l'analyse systémique plus souple et mieux adapté à l'étude des systèmes sociaux que ne l'avait été la pratique très formelle du systémisme modélisé par J.W. Forrester, et mis en œuvre par Dennis Meadows dans son étude des *"Limites de la croissance"* (2). L'évolution des méthodes et des centres d'intérêts, lisible, au fil des rapports successifs, permet à chacun de s'interroger sur la doctrine et les stratégies du Club et d'entrevoir, au-delà de son indispensable adaptation à une situation mondiale en rapide évolution, les tensions internes et les arbitrages entre des orientations divergentes. L'objet de cet article est de mettre à jour cette dynamique intellectuelle en repérant d'abord dans les premiers rapports l'expression de ce qu'Aurélio Peccei appelait la "problématique mondiale", pour montrer ensuite la contradiction interne de cette problématique, et analyser enfin l'orientation nouvelle qui se dégage des derniers rapports, et notamment des *"Itinéraires du futur"*.

LA PROBLÉMATIQUE MONDIALE

Au point de départ du Club de Rome, il y a une interrogation passionnée sur l'avenir de l'humanité, et, chez les hauts techniciens et scientifiques qui le composent la certitude que l'homme de la fin du XX^e siècle ne contrôle pas suffisamment les effets du progrès technique et de la croissance économique. Leur angoisse naît du décalage entre la situation réelle du milieu du XX^e siècle, et la perception qu'en ont les hommes, prisonniers, en général, des mirages de la croissance quantitative et de l'euphorie qu'elle entretient. Le grand dessein d'avenir du Club résulte du besoin d'appivoiser et d'humaniser la science ou plus exactement ses applications techniques, ce qui suppose la mise au point de méthodes d'analyse et de stratégies nouvelles. Alors que les problèmes rencontrés aujourd'hui sont de plus en plus complexes, interdépendants et se posent à l'échelle planétaire, les hommes continuent à croire qu'ils peuvent recevoir, par le miracle du progrès technique continu, une solution adéquate, après avoir été analysés séparément, un à un, et pris en charge dans le cadre national. Mais il est impossible de traiter valablement ainsi de l'énergie, des ressources alimentaires, et de l'équilibre démographique, de la pollution, des réserves minérales, des rapports Nord-Sud etc..., car la multiplication des échanges économiques établit un réseau de plus en plus serré d'interdépendances entre les divers acteurs, les ressources disponibles et les contraintes de l'action. Aussi, Aurélio Peccei a cru devoir formuler une prophétie de crise, et, sans être cru beaucoup plus que Cassandre, il n'a pas cessé d'affirmer que l'humanité ne pourrait éviter de graves troubles, et assurer sa survie, qu'à condition de prendre conscience de cet enchevêtrement des problèmes contemporains à l'échelle mondiale. Ce qu'il appelait "la problématique mondiale" n'était rien d'autre que l'en-

semble, très fortement intégré selon lui, de tous ces problèmes. Il considérait que la société humaine était de plus en plus menacée par le double mouvement de croissance des interdépendances, et de déclin, ou d'insuffisance, des mécanismes de régulation. C'est pourquoi il fonda le Club, en lui donnant un double but : "promouvoir et diffuser une compréhension plus sûre, plus approfondie de la situation de l'humanité"...et, seconde ambition, "stimuler l'adoption de nouvelles attitudes politiques et des institutions capables de redresser une telle situation" (3).

* La maîtrise technique de l'analyse des systèmes, et, plus précisément, les principes de la dynamique des systèmes exposés par son maître Jay Forrester, ainsi que la faculté d'utiliser des ordinateurs modernes à grande vitesse, incitèrent Dennis Meadows à appliquer à l'étude des phénomènes sociaux les méthodes mises au point pour l'analyse des systèmes physiques. Ses études portèrent sur l'évolution de cinq grandeurs mondiales : population, produit industriel par tête, quota alimentaire individuel, indice de pollution et stock résiduel de ressources naturelles non renouvelables. A la demande du Club de Rome, il construisit un modèle fournissant en fonction du temps les valeurs simultanées des cinq grandeurs, compte tenu de leurs liens d'interdépendance. Or l'évolution de diverses grandeurs, et, en particulier, de la population et de la croissance économique révéla des lois de croissance exponentielles. Or, si l'on préfère une expression plus concrète, des rythmes rapides d'accroissement, un taux de croissance annuel de la population mondiale de 2,1 %, par exemple, équivalent à un doublement en 23 ans. Les hypothèses testées furent, en premier lieu, bien entendu, le maintien des tendances actuelles, mais aussi des variations qui, à première vue auraient pu sembler généreusement favorables, comme le doublement des ressources naturelles ou l'économie substantielle de ces ressources grâce au recyclage, une baisse des 3/4 de la population par unité de production, le doublement de la productivité agricole, le contrôle des naissances etc... Or, dans tous les cas examinés, le système économique était condamné à s'effondrer au début du XXI^e siècle, à des dates variables selon les cas. Aucune des hypothèses présumées favorables ne modifiait fondamentalement le comportement global du système ; en reculant dans chacune des variantes le butoir constitué par la limite naturelle de l'une des grandeurs, on n'évitait pas au système de venir se heurter, un peu plus tard seulement, aux autres limites. Seul le freinage combiné de toutes les variables permettrait de maintenir un équilibre durable. La conclusion du rapport est donc qu'il existe des limites physiques à la croissance du fait des dimensions finies de la planète, et que, même en admettant que la croissance économique puisse résoudre tous les problèmes qui se posent au fur et à mesure de sa progression, il est clair qu'elle ne peut continuer indéfiniment à un rythme soutenu. Des conséquences désastreuses pour l'humanité sont inévitables si des actions énergiques ne viennent pas briser la tendance à la croissance exponentielle des variables-clés. Pour les auteurs

du rapport, il était encore temps en 1972 d'éviter l'effondrement final du système, mais la situation appelait des mesures draconiennes, notamment en ce qui concerne la limitation de la population et de l'industrialisation. Au terme du procès, certains des lecteurs du rapport ont cru que la croissance économique elle-même était condamnée et quelques journalistes lancèrent le mythe de "la croissance zéro". Sicco Mansholt, qui était alors président de la Commission de la Communauté économique européenne, conclut qu'une planification mondiale était nécessaire pour assumer les limitations démographiques et économiques nécessaires. Ce faisant, il allait au-delà des conclusions de Meadows et devait susciter, comme le rapport du Club de Rome, et plus encore que lui, de nombreuses contradictions, les plus vigoureuses et les plus célèbres étant celles d'Alfred Sauvy (4) et de Raymond Barre, qui était à ce moment-là vice-président de la Commission de Bruxelles.

Le modèle utilisé par Meadows appelait des critiques méthodologiques. Il était facile de remarquer que les interactions analysées étaient partielles et schématiques. De plus le globalisme du modèle mondial n'avait guère de sens, car la théorie des systèmes ne s'applique pas aux ensembles sociaux dont les éléments - individus ou nations - présentent des caractéristiques spécifiques fortement marquées et sont reliés par des règles de comportement assez lâches. Autrement dit : le monde humain n'est pas assez fortement intégré pour que l'on puisse arriver à des résultats significatifs en le considérant comme un système unique. Enfin, l'application de la théorie des systèmes physiques à des systèmes sociaux éliminait dans le modèle Meadows toute possibilité de prendre en compte les innovations techniques et les mutations réorganisatrices du système (5). L'hypothèse sous-jacente selon laquelle des innovations techniques et changements de structure importants n'interviendraient pas d'ici à la fin du siècle était évidemment très fragile et cette objection, qui met en lumière la difficulté de toute prévision à long terme, suffisait à elle seule à relativiser les conclusions du rapport. De plus en postulant implicitement l'absence d'innovation, Meadows faussait gravement le problème des réserves naturelles et les critiques ne manquèrent pas de lui faire observer que celles-ci ne pouvaient être assimilées à un trésor naturel, et que leur évaluation dépendait des conditions techniques et économiques de l'exploitation. Il suffit en effet que le progrès technique, ou l'évolution des prix relatifs rentabilise une exploitation jusque là dépourvue de sens économique pour que les réserves correspondantes soient réévaluées en hausse. Peut-être connaissons-nous demain l'exploitation minérale des océans sur une grande échelle ? Et dans la mesure où la limitation des ressources n'est pas aussi rigide que l'a cru Meadows ne doit-on pas repousser le spectre de la surpopulation ? Aucun des problèmes évoqués par le Club de Rome n'a le caractère de fatalité qu'il leur a prêté, mais ses avertissements n'ont pas été inutiles cependant, car ils ont éveillé l'idée de mieux mesurer les risques de l'avenir. Les critiques paresseux se sont contentés d'opposer au catastrophisme du

Club de Rome les estimations d'Herman Kahn, qui au même moment assurait que la terre pourrait nourrir, en 2176, 15 milliards d'hommes qui jouiraient d'un revenu par tête de 20.000 dollars (à comparer au revenu moyen de 1300 dollars pour les 4 milliards d'habitants en 1976).



Aurélio Peccei

Mais, à si longue distance, le pays de Cocagne d'Herman Kahn n'a-t-il pas un caractère aussi aléatoire que l'apocalypse annoncée par le Club de Rome ? Des prévisions moins lointaines, à horizon de 5 à 10 ans, sont infiniment plus significatives pour l'action et pour tirer des conséquences pratiques du rapport, il faut comme l'a noté Raymond Barre, "déplacer l'attention du danger de l'épuisement des ressources et de la surpopulation vers les répercussions de certaines pénuries ou inégalités sur les comportements sociaux et politiques" (6). Tout en s'engageant dans le débat des finalités de la croissance, le vice-président de la Commission de Bruxelles cherchait à définir le type de croissance le mieux adapté aux nouvelles aspirations de la société, et après avoir mis l'accent sur trois problèmes d'avenir pour les sociétés européennes - l'emploi, les nuisances et l'aménagement de la vie urbaine - il concluait en refusant de suivre le Club de Rome dans sa condamnation de la croissance, mais, ajoutait-il, "il ne saurait y avoir de croissance à tout prix ; la croissance doit être contrôlée en fonction de considérations sociales et humaines" (7).

A l'intérieur même du Club de Rome des critiques se

firent jour sur le globalisme du modèle et sur ses imperfections techniques. C'est d'ailleurs sous la plume d'un membre français du Club, Jean-Claude Lattès que l'on peut trouver sous le titre : "*Pour une autre croissance*" (8) à la fois une réflexion sur la portée et les limites du rapport Meadows et une très fine critique de ses déficiences méthodologiques. Le second rapport du Club de Rome tint d'ailleurs compte des critiques principales adressées à Meadows, et ses auteurs, Mesavoric et Pestel, au lieu d'agréger toutes les données à l'échelle du monde, prirent soin de distinguer 10 sous-systèmes en interaction, avant de procéder à l'analyse de scénarios qui faisaient apparaître, selon les diverses conditions qui les définissaient, des catastrophes à l'échelle "régionale" d'un ou plusieurs sous-systèmes, mais aussi les moyens d'éviter de telles crises. Les deux rapports suivants semblent également corriger les traits les plus critiqués du rapport Meadows. Aussi avec l'économiste hollandais Jan Tinbergen c'est un certain retour au concret qui s'effectue, et son rapport, intitulé en français : "*Nord-Sud, du défi au dialogue*" (9) formule des propositions claires et cohérentes qui constituent une importante contribution au grand débat engagé par l'Assemblée Générale des Nations Unies en 1974 et 1975. Quant à Dennis Gabor et Umberto Colombo, ils ont réfléchi au reproche souvent fait à l'équipe Meadows d'avoir sous-estimé les possibilités futures du progrès technique et leur rapport, présenté en 1976, sous le titre "*Sortir de l'ère du gaspillage*" (10) conclut que le développement technologique peut repousser les limites de la croissance fixées avec trop de pessimisme par Meadows, et éviter l'effondrement du système économique à condition toutefois d'un immense effort de réduction des gaspillages et de coordination des politiques économiques et technologiques à long terme.

La grande presse, et, de façon plus générale, l'opinion, ont si fortement réagi à la mauvaise nouvelle des "*limites de la croissance*" que les publications ultérieures du Club ont été, par comparaison, presque ignorées du grand public, dans leur contenu propre, et dans les correctifs, de méthode et de fond, qu'elles apportaient au premier rapport. L'image du Club de Rome, une fois figée ainsi dans sa forme la plus simple et la plus choquante, n'a pas manqué d'attirer des critiques démesurées par rapport à ses activités réelles. A cet égard, l'exemple le plus caractéristique et fourni par le livre de Philippe Braillard : "*L'imposture du Club de Rome*" (11). On dirait plus volontiers les mérites de ce livre si son titre provocant et injustifiable ne l'affligeait pas d'une marque déplaisante, dont on ne sait si elle relève du goût incontrôlé de la polémique ou de la recherche publicitaire. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage est loin d'être sans intérêt, bien qu'il mêle des analyses de valeurs très inégales, qui n'emportent pas toujours l'adhésion du lecteur. Malgré sa prétention à l'objectivité scientifique et à la neutralité politique, le discours du Club de Rome est dénoncé comme haute-ment idéologique (p. 79 et 119). L'auteur reconnaît que le Club a fait œuvre utile en dénonçant l'illusion d'une croissance matérielle sans limites (p. 57) mais il lui

reproche, avec quelque arbitraire, semble-t-il, d'avoir utilisé ce qu'il appelle "le mythe de la fin" pour mobiliser les énergies dans la peur de la catastrophe, autour des modèles d'action qu'il proposait, ce qui lui aurait permis "de réintroduire subrepticement et sous une autre forme le mythe du progrès que l'on prétend détruire" (p.57). Avouons quelque difficulté à suivre la danse de ces mythes agiles qui entrent et sortent du lieu du débat si subtilement que seul, peut-être, l'auteur de "*L'imposture du Club de Rome*" peut en suivre les mouvements. Une seule évidence pour nous : Philippe Braillard va trop loin lorsqu'il conclut à "une évidente imposture" (p.57). Peut-être a-t-il eu tort de vouloir introduire dans son analyse des catégories empruntées au remarquable ouvrage de son collègue et compatriote Genevois le Professeur André Reszler : "*Mythes politiques modernes*" (12). Il n'est pas faux toutefois de noter, comme il le fait, que l'annonce de la catastrophe procède du mythe et qu'elle est étrangère à la rationalité scientifique (p.118-119). Mais il aurait dû noter aussi la maturation du Club de Rome qui l'a éloigné progressivement du catastrophisme de ses débuts. De façon générale, l'ouvrage, qui apporte des informations claires et utiles, ne nous semble pas tenir assez compte de l'évolution du Club, pourtant très significative, comme nous essaierons de le montrer. Remercions, cependant, avant d'aller plus loin, Philippe Braillard d'avoir apporté dans un domaine où il est orfèvre - celui des relations internationales (13) - des analyses très éclairantes. Il a relevé avec précision l'importance exagérée du concept d'interdépendance, chez Aurélio Peccei et son aboutissement dans l'antiétatisme et le mondialisme (p.81). Et personne mieux que lui n'a montré la sous-estimation, dans les travaux du Club, de la dimension conflictuelle, c'est-à-dire politique, des grands problèmes mondiaux. Mais il reste que, sur ce point même, comme sur beaucoup d'autres, les attitudes des membres du Club de Rome sont diverses et évolutives.

RÉVOLUTION HUMANISTE OU PLANIFICATION MONDIALE ?

A vrai dire le Club de Rome n'a cessé de s'adapter à une situation mondiale changeante et, de rapport en rapport, d'affiner ses études et de corriger au besoin ses positions antérieures. Le catastrophisme s'estompe peu à peu, mais surtout l'approche mécaniste, et quelque peu scientifique du début, cède de plus en plus la place à la considération de leurs aspects humains. Ce mouvement commence dès le deuxième rapport qui ne se limite pas à l'étude des seules variables physiques, mais inclut, au sommet du système hiérarchique utilisé comme modèle, au-dessus des strates de l'environnement, de la technologie et de l'économie, une strate collective et une strate individuelle et tente de prendre en compte les systèmes de valeurs. C'est ainsi que l'on peut lire dans "*Stratégie pour demain*" : "Nous avons tous à nous éveiller à une conscience du monde... Pour assurer la survie de l'espèce humaine, nous devons apprendre à nous identifier aux générations futures" (p.154) et les auteurs affirment qu'il

existe d'autres limites à la croissance que les limites physiques, "des limites de nature "interne" plutôt qu'"externe" : celles qui tiennent à l'homme lui-même" (p.157), et, sur ce point, ils citent (p.157-158) un texte d'Aurélio Peccei : "En général, nous négligeons ces limites parce qu'elles sont impondérables et relèvent de la noosphère : du domaine de l'intellect, de la raison, de la compréhension de soi-même et du monde et finalement, de l'esprit. L'homme s'est à ce point adonné à la construction de systèmes artificiels de plus en plus vastes et complexes, qu'il en garde difficilement la maîtrise : il y perd à la fois le sens de sa destinée, et celui de la communion avec la nature et le transcendant". Alors que les quatre premiers rapports remis au Club de Rome avaient surtout mis en lumière les limites physiques qui barraient l'horizon du XXI^e siècle, Aurélio Peccei, de plus en plus attentif aux limitations culturelles du développement, confia à Ervin Laszlo la rédaction d'un rapport sur les buts de l'humanité. Ce 5^e Rapport au Club de Rome confronte les aspirations étroites et les buts à court terme poursuivis par les peuples d'aujourd'hui aux buts à long terme qui devraient être adoptés pour humaniser le monde. L'écart entre les deux types de buts définit pour l'équipe de Laszlo une limite "interne" du développement de l'humanité, et seul son dépassement pourrait éviter aux hommes de venir se heurter aux limites externes mises en lumière par les précédentes études. Le rapport ouvre la voie à un "nouvel humanisme" fondé sur l'humanité plutôt que sur l'individu humain. La perspective en vérité reste beaucoup plus bornée que celle d'Auguste Comte, que l'on ne peut manquer d'évoquer ici, à la rencontre de ce nouvel appel à une religion de l'humanité, proféré au nom de la science, mais cette fois c'est le raisonnement utilitaire et technique qui prime, et le recours à l'éthique universelle a un rôle instrumental plutôt que final. Le rapport appelle à une véritable "révolution" qui imposerait une solidarité mondiale dans la poursuite d'objectifs globaux à long terme en matière de sécurité, d'alimentation, d'énergie et de ressources naturelles. Il y a là un tournant que le Club de Rome a pris très délibérément lorsqu'il décida de passer de l'avertissement prophétique à des propositions politiques globales. Aurélio Peccei ne le cache pas et lorsqu'il raconte, dans "*La qualité humaine*" (p.208) sa rencontre avec Laszlo, il écrit : "Le moment était venu de passer de la phase du choc pur, indispensable pour alerter les gens du danger qu'ils couraient, à un nouveau stade caractérisé par la vision positive de ce que l'évolution humaine peut vraiment réaliser dans un avenir proche". Et il cite (p.209) Laszlo, en parfait accord avec lui : "Nous devons trouver des idéaux de réalisation fonctionnellement équivalents aux mythes locaux et régionaux, aux religions et aux idéologies des sociétés saines (du passé) mais en opérant sur un niveau global". Les nouvelles sources d'idéaux seront à l'avenir, selon Peccei, le sens du global développé par la vision systémique de l'univers et la perception du nouveau rôle de l'homme sur la terre. Les aspects principaux du nouvel humanisme, outre le sens de la globalité, peuvent se définir par l'amour de la justice et l'horreur de la violence (p.216).

Les circonstances ont concouru au changement d'orientation du Club autant que ses propres réflexions. Après la première crise pétrolière de 1973, il eut été absurde de continuer à dénoncer les illusions de la croissance rapide. Aussi, dès la réunion de Tokyo en septembre 1973, les membres du Club cherchent à définir une vision globale des problèmes humains et se préoccupent des crises qui s'annoncent plus proches qu'ils ne l'avaient cru eux-mêmes, et sans attendre le coup d'arrêt des limites physiques de la croissance définies par Meadows. Et déjà Peccei recommande de scruter le cœur et l'esprit des hommes pour y trouver l'origine des crises à venir, économiques, sociales et politiques. Changement décisif, le Club entre, dès 1974, en contact avec les dirigeants politiques, et il tend à se comporter à partir de cette date comme une organisation internationale non gouvernementale, selon l'expression de son Président, tandis que Philippe Braillard, préfère le considérer comme un groupe de pression transnational. Invités à Salzbourg, en février 1974, par le Chancelier Bruno Kreisky, Aurélio

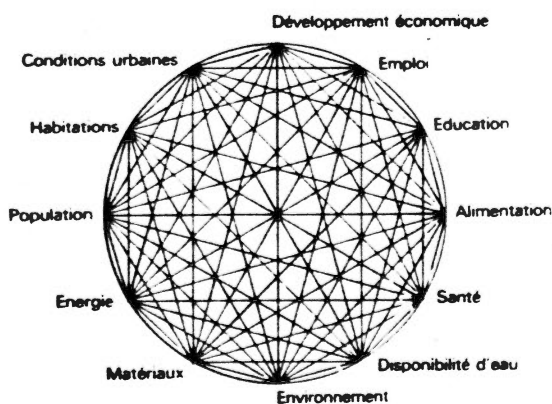
Peccei, accompagné de dix membres du Club participe à une conférence qui réunit les présidents Léopold Senghor du Sénégal et Luis Echeverria du Mexique et les Premiers ministres Olaf Palme de Suède, Pierre Trudeau du Québec, Joop Den Vyl des Pays-Bas et Nelle Celio, ancien président de la Confédération Helvétique ainsi que les représentants personnels du président algérien Houari Boumediene et des premiers ministres Ali Bhutto du Pakistan et Liam Cosgrave d'Irlande. Ils étaient là, dit Peccei, "en tant que citoyens du monde" et, en conclusion, "la Déclaration de Salzbourg" indique "qu'un nouvel esprit sans équivoque, de solidarité et de coopération actives entre tous les peuples et nations - que nous appelons l'Esprit de Salzbourg - est indispensable pour que l'humanité puisse faire face au défi de notre époque" (p.15). L'année suivante, en juillet 1975, le président Echeverria réunit à Guanajuato une vingtaine de membres du Club de Rome et les représentants des 22 pays, autour du thème: "Solidarité pour la paix et le développement".

Ainsi le Club a-t-il pensé contribuer dans les années 1974 et 1975 à la définition d'un nouvel ordre mondial. Parallèlement les études entreprises se sont éloignées de la première formulation de la problématique mondiale pour devenir plus positives. C'est en 1974 que Laszlo a été chargé d'établir son rapport sur les buts de l'humanité, et les rapports qui ont suivi le sien révèlent l'inflexion nouvelle des travaux. Le 6^e Rapport, confié à Thierry de Montbrial traite du problème numéro un du moment sous le titre: "Energie, le compte à rebours" (16) dans la mesure où il montre la probabilité d'une deuxième crise de l'énergie d'ici la fin du siècle, il peut se rattacher aux premiers, mais il est à noter qu'il n'apporte pas de vastes considérations sur le système mondial et qu'il traite avec réalisme d'un seul problème, en formulant pour terminer des propositions simples. J. Botkin, M. Malitza et M. Elmandjara sont les auteurs du 7^e rapport: "On ne finit pas d'apprendre" (17); ils montrent que, dans un monde de mutations accélérées comme le notre, l'éducation doit doter l'homme d'une capacité permanente d'apprendre et de changer. Ils définissent une nouvelle conception de la formation: "l'apprentissage innovateur", c'est-à-dire, capable de développer les ressources humaines d'anticipation, de participation et de compréhension dans le respect de l'identité de chacun et des diversités culturelles; l'accent est ici mis clairement et exclusivement sur le développement humain.

Quant au 8^e Rapport rédigé par Maurice Guernier: "Tiers-monde: trois quarts du monde" (18), il est évident qu'il veut préciser, sinon corriger, les orientations trop générales du rapport numéro 3, présenté par Tinbergen, et formuler des propositions concrètes immédiatement applicables. Le 11^e Rapport revient sur la question, en soulignant plus fortement encore le rôle des facteurs culturels. Dédié à la mémoire de Maurice Guernier et présenté par René Lenoir il porte un titre qui dit hautement son originalité: "Le Tiers-monde peut se nourrir" (19). La faim existe dans notre monde, et elle constitue, comme le rappelle l'auteur "un défi majeur pour notre

Aires d'interdépendance (*)

Vision très simplifiée et schématisée du réseau de facteurs objectifs qui interagissent entr'eux et avec les facteurs humains et sociaux qui ne sont pas représentés dans l'illustration. Il en résulte des milliers de points nodaux, dont plusieurs critiques, qui constituent la problématique avec laquelle nous devons tous nous mesurer, du niveau local au niveau global.



(*) Adapté de *The State of the Planet*, Edité par Alexander King, Pergamon International Library, Oxford, 1980.

Révolution humaniste ou planification mondiale

science et notre conscience. Le relever constitue le préalable de la paix" (p.15). Cependant le ton du livre est moins dramatique que celui des rapports de la Commission Brandt. L'idée essentielle, brillamment présentée dans la préface d'Edgard Pisani, est que les solutions sont avant tout culturelles et politiques. Il ne s'agit plus cette fois des limites des ressources naturelles ni de planification mondiale et encore moins de répondre au modèle de développement. René Lenoir part tout au contraire de l'idée que l'on s'est fourvoyé jusqu'à maintenant en privilégiant un seul modèle de développement. Le Tiers monde doit avant tout compter sur lui-même et mobiliser ses ressources humaines (p.18). Il peut se nourrir, conclut l'auteur, s'il renonce aux modèles de vie imités de l'étranger et aux habitudes alimentaires importées : mais il devra parier sur les collectivités de base, développer la démocratie locale et la volonté de rester lui-même (p.154-159). On voit assez, sur ces exemples, que les rapports présentés au Club n'ont cessé, depuis le deuxième, de préciser et, plus d'une fois, de rectifier les études précédentes.

Avec les rapports n° 9 et 10 une nouvelle étape est franchie puisqu'ils sont totalement exempts de ce catastrophisme de la problématique mondiale si caractéristique des premiers rapports et toujours plus ou moins présent à l'arrière-plan jusqu'au 8^e. Nous traiterons plus loin du rapport de Bodhan Hawrylyshyn qui donne l'illustration la plus riche et la plus complète de la nouvelle manière du Club. Quelques mots auparavant pour souligner l'originalité du "*Dialogue sur la richesse et le bien-être*" de Orio Giarini (20). Il s'agit essentiellement d'une réflexion épistémologique sur le caractère dangereux et conventionnel de notre conception du P.N.B. et d'une tentative, assortie de propositions concrètes, de dépasser le cadre étroit de l'économie monétarisée. Chemin faisant, l'auteur relativise les pouvoirs de l'ordinateur, qualifié de "dieu de type technico-animiste", ce qui ne manque pas de faire sourire le lecteur qui se souvient des espoirs mis en cette sorte de divinité par les premiers rapports.

Mais l'affinement méthodologique et le retour de plus en plus net au réalisme, évidents dans les derniers rapports ne doivent pas nous faire oublier les changements profonds d'orientation qui apparaissent à un triple niveau. D'abord favorables à une action politique coordonnatrice au niveau du monde, ou peut-être même à une sorte de planification mondiale, les rapports au Club de Rome, au fur et à mesure que s'éloigne l'espoir d'une définition globale d'un nouvel ordre économique mondial, vont reconnaître, de mieux en mieux, la valeur des cadres d'action régionaux, ou même nationaux. D'autre part le déplacement progressif de l'intérêt, des limites physiques de la croissance aux limites qui tiennent à l'homme lui-même, conduit à corriger les premières approches par la prise en compte des facteurs culturels, et l'objectif du développement est appelé à remplacer l'objectif de la croissance économique. Dernier progrès enfin, le respect des identités culturelles apparaît comme une condition du développement ce qui conduit à écarter

l'espoir initial de solutions uniformes et globales des grands problèmes. Evolution ou contradiction du Club ? N'oublions pas que la situation mondiale a elle-même profondément évolué entre le premier rapport, antérieur au choc pétrolier de 1973 et les tous derniers, postérieurs, non seulement au deuxième choc pétrolier, mais aussi à la politique de détente Est-Ouest, et aux dernières chances de définition globale d'un nouvel ordre économique mondial. Les ouvrages d'Aurélio Peccei revèlent bien les aspects divers de cette évolution, et la contradiction entre l'idée, assez technocratique au départ, d'une sorte de mondialisme organisateur (21) et l'appel final à un "nouvel humanisme", une "révolution humaine", pour "la pleine réalisation de l'être humain", ce qui ne peut se faire, reconnaît l'auteur, que dans le respect des héritages culturels et de leur diversité (22). La comparaison de la "*Qualité humaine*" (1976) et des "*100 pages pour l'avenir*" (1981) montre qu'Aurélio Peccei, quant à lui, n'a pas abandonné la perspective catastrophiste, que l'on trouve d'ailleurs aussi dans le rapport "*Global 2000*" établi à la demande du Président Jimmy Carter. Mais dans les "*100 pages pour l'avenir*" lorsque certaines stratégies globales urgentes sont envisagées l'auteur précise qu'elles seront établies "sans qu'elles puissent être systématiques ou généralisées" (p.173). Il ne renonce pas définitivement cependant à la remise en ordre globale des axes Est-Ouest et Nord-Sud du système humain et il fait appel au courage de l'utopie (p.152). Mais le dernier livre ne porte plus la trace des projets technocratiques et des illusions de départ et l'auteur ne cache plus ses choix derrière des ordinateurs. L'impératif le plus urgent est maintenant de promouvoir le développement de l'homme, de lui "apprendre à être et à devenir en cohérence avec le monde nouveau, fantastique et mi-artificiel de sa création" (p.153-154) et l'auteur affirme hautement pour terminer la nécessité de "déterminer en l'homme la renaissance de l'esprit" (p.166).

VERS DES SOCIÉTÉS PLUS EFFICACES

Les livres de Peccei semblent juxtaposer deux sortes d'exigences, sans s'interroger sur les interactions entre les attitudes et les valeurs choisies d'une part, et d'autre part, l'efficacité économique et politique des sociétés, qui est recherchée elle aussi. Or c'est précisément à cette question que veut répondre le livre de Bodhan Hawrylyshyn. Un livre explosif, mais qui témoigne aux yeux de beaucoup de ses lecteurs, et notamment de son préfacer Aurélio Peccei, d'une certaine sagesse, qui nous aide à voir ce que le monde peut être demain, et ce qu'il doit être. "*Les itinéraires du futur*" (23) révèlent l'expérience très riche et très variée de l'auteur, et une rare polyvalence culturelle, qu'explique pour une part sa vie. Ukrainien de naissance, envoyé par les Allemands dans un camp de travaux forcés lorsqu'il avait dix-huit ans, évadé et engagé dans les rangs alliés, puis naturalisé canadien, il devint ingénieur du génie mécanique de l'Université de Toronto, après avoir été quelque temps bûcheron dans les forêts canadiennes, puis éducateur. Il travaille ensuite pour les Nations-Unies en Europe et il acquiert un docto-

rat en sciences économiques et sociales de l'Université de Genève. Après plusieurs années consacrées à la recherche scientifique, il devint une autorité en matière de gestion des affaires internationales et de formation des cadres. Il réside aujourd'hui en Suisse où il dirige l'institut international du management à Genève. Il a vécu de longues périodes sous cinq régimes différents par l'idéologie et les institutions politiques, comme par l'organisation et le niveau de développement économiques. Voilà de quoi aiguïser son sens de la relativité et stimuler ses dons pour les analyses pluridisciplinaires.

Les indicateurs économiques et politiques courants ne semblent pas suffisants à Bodhan Hawrylyshyn pour conduire à une compréhension ou une évolution de nos sociétés complexes. La condition minimale d'une étude pertinente de l'ordre sociétal est, pour lui, la connaissance des interactions entre ses trois éléments constitutifs : les valeurs, le régime politique et le système économique. Au départ, l'auteur distingue trois types de valeurs, trois régimes de base et trois types de système économique ; l'association plus ou moins harmonieuse des trois composantes délimite les chances d'efficacité et de bonne évolution. Les valeurs peuvent être "individualistes et compétitives" lorsque la valeur suprême reconnue est l'affirmation de l'individu ; lorsque l'individu reconnaît des obligations à l'égard des collectivités auxquelles il appartient et cherche à mener une action de concert avec les autres, on a affaire aux valeurs "du groupe coopératif", et l'être humain, dans ce cas, est considéré à la fois comme un individu et comme un membre du groupe, tandis que dans le troisième type de valeurs "égalitaires et collectivistes", l'individu n'existe plus que comme membre du groupe et ne trouve son accomplissement que dans l'existence commune. Les trois types de régime politique se définissent, en premier lieu, comme "pouvoir de contre-pouvoir", cette formule désignant les gouvernements représentatifs classiques : "pouvoir consensuel", en deuxième lieu, là où les décisions sont prises collégialement comme en Suisse ou au Japon, directement ou par les représentants des diverses catégories de la population, en diverses instances qui ne se limitent pas au Parlement ; et enfin, le "pouvoir unitaire" qui correspond à ce que Montesquieu appelait le pouvoir despotique. Les systèmes économiques se partagent en trois types : le système de la libre entreprise, à l'américaine, le système de "la libre entreprise concertée", comme en France ou dans la République fédérale d'Allemagne, impliquant une coopération plus grande entre le Gouvernement, le monde des affaires et le monde du travail, et enfin l'économie dirigée. Il est clair que si l'on construit un modèle en prenant les premières options dans les trois ordres, on arrive à une image des Etats Unis d'Amérique au début du siècle tandis que l'URSS et la Chine s'imposent à l'imagination dès que l'on réunit les trois dernières options. Il est évident aussi que, dans une construction de ce type, tout l'intérêt de l'auteur s'attache aux choix médians et il donne en modèle le Japon qui illustre ce type de combinaison. Mais pour certains pays les éléments de l'ordre sociétal

sont moins homogènes, ce qui n'est pas nécessairement une infériorité. Ainsi la France et la R.F.A. combinent les valeurs et les institutions de type 1, avec une économie de type 2. Et la Suisse est donnée en exemple alors qu'elle combine des valeurs de type individualiste compétitif (type 1) et un régime de pouvoir consensuel (type 2). Bodhan Hawrylyshyn marque une certaine distance à l'égard du modèle politique américain et considère que le système bipartisan est, en général, générateur de frictions. La philosophie politique de l'auteur est clairement fédéraliste et, comme son compatriote Denis de Rougemont, il donne le système politique suisse en modèle à l'Europe en formation. Il laisse entendre plus d'une fois que son fédéralisme rejoint, à terme, le mondialisme de tradition au Club de Rome.

Le monde cependant n'est pas analysé ici comme un système existant, mais conçu comme un système en formation, et la différence est importante. L'analyse systématique pratiquée par Bodhan Hawrylyshyn ne prétend pas mettre en lumière des interdépendances mécaniques mais des homologues de structure plus ou moins marquées et des interactions qui peuvent être de diverses sortes, pas toujours contraignantes, et souvent limitées à des processus symboliques. Le lecteur des *Itinéraires du futur* trouvera peut-être que l'auteur fait appel à l'esprit de finesse plus souvent qu'à l'esprit de géométrie, et que sa méthode n'a pas de valeur démonstrative. Elle est cependant plus pertinente que l'application aux systèmes sociaux des méthodes d'analyse empruntées à l'analyse des systèmes physiques. Ici la notion d'interdépendance n'est pas exagérée, comme dans les premiers rapports, où elle jouait le rôle d'un principe totalisateur ; elle intervient seulement comme condition de coexistence ou de compatibilité entre certains seuils. La capacité d'innovation des acteurs est reconnue, ainsi que la complexité des effets de système, ce qui interdit toute prévision stricte et commande de représenter les liens entre les divers sous-systèmes de façon souple et mouvante. Nous sommes ici plus près de la sociologie de Talcott Parsons (24) que de la dynamique des systèmes de Forrester. Bodhan Hawrylyshyn présente la politique et l'économie comme les deux catégories les plus importantes d'interactions institutionnalisées, et dans son ouvrage l'étude des interactions à partir des schémas intelligibles des conduites humaines prend le pas sur l'analyse des interdépendances matérielles.

L'auteur ne renie cependant ni la problématique, ni les thèses fondamentales du Club de Rome. Mais sa méthode est originale : il analyse, non pas directement le système mondial, mais des évolutions nationales, possibles ou probables dans un environnement où l'interdépendance accrue apparaît comme un élément contraignant parmi d'autres. "Les facteurs, écrit-il, qui affecteront le plus l'humanité au cours des deux prochaines décennies sont discernables : croissance de la population, diminution des ressources, déclin de la "civilisation du pétrole", urbanisation rapide et chômage massif dans les pays du tiers monde, développement de l'éducation, plus hautes aspirations, interdépendance

accrue; et aussi une capacité mutuelle de destruction totale, d'où l'impératif d'une coexistence pacifique pour les différentes sociétés" (p.27). La thèse fondamentale défendue par Bodhan Hawrylyshyn est que les tendances à la cohérence du système mondial en formation peuvent l'emporter et l'emporteront probablement. Dans sa recherche de sociétés plus efficaces, l'auteur est conduit à penser que les valeurs individualistes et compétitives extrêmes ne sont plus adaptées à un monde où l'espace et les ressources s'amenuisent et elles seront donc infléchies vers des formes atténuées, ou vers des valeurs de type coopératif. D'autre part le mode d'existence collectiviste et la philosophie égalitaire ne correspondent ni à la nature de l'homme, ni aux besoins de l'avenir. Récusant donc les idéologies du pur libéralisme comme du socialisme collectiviste, l'auteur montre que les valeurs de type coopératif trouveront à l'avenir des conditions plus favorables à leur propagation. C'est dans cette perspective que l'auteur essaie de déterminer les gagnants et les perdants de l'an 2000. Les dimensions de cet article ne permettent pas de reproduire ici, même en les résumant, les analyses multifactorielles, souvent très fines, qui composent la partie centrale de l'ouvrage; elles portent sur

LES MÉGALOPOLES DE L'AN 2000

25 villes auront plus de 10 millions d'habitants (*)

Comment tant de gens pourront-ils vivre ensemble décemment, entassés dans des espaces urbains limités et souvent non préparés à les accueillir?

Mexico	31,0
Sao Paulo	25,8
Tokyo-Yokohama	24,2
New-York (avec le N.-E. du New Jersey)	22,8
Shanghai	22,7
Beijing (Pékin)	19,9
Rio de Janeiro	19,0
Bombay	17,1
Calcutta	16,7
Jakarta	16,6
Séoul	14,2
Los Angeles-Long Beach	14,2
Le Caire-Giza-Imbaba	13,1
Madras	12,9
Manille	12,3
Buenos-Aires	12,1
Bangkok-Thonburi	11,9
Karachi	11,8
Delhi	11,7
Bogota	11,7
Paris	11,3
Téhéran	11,3
Istanbul	11,2
Baghdad	11,1
Osaka-Kobé	11,1

(*) Fonds des Nations Unies pour les activités sur la population: Documents préparés pour la Conférence Internationale sur la Population et le Futur Urbain. Rome, 1-4 septembre 1980.

l'évolution de l'Europe (ce ne sont pas les meilleures pages) et de six grands pays: USA, URSS, Japon, Chine, Inde et Brésil. Disons seulement que, selon l'auteur, l'URSS se trouve à la croisée des chemins: elle peut - mais c'est peu probable - connaître une transformation pacifique en profondeur et retrouver une efficacité économique, ou bien le maintien du statu quo conduira à un éclatement. Les Etats-Unis, dont le dynamisme s'est quelque peu émoussé, pourraient retrouver leur grandeur et leur puissance par une ouverture plus grande sur la coopération et une participation démocratique directe de la population aux décisions. Le Japon apparaît comme un modèle d'efficacité bien adapté aux luttes du futur, et, dans un genre plus discret, l'auteur note les caractères exemplaires présentés par la Suède et surtout la Suisse. Au terme de ces analyses, se dégage un nouveau modèle de développement à long terme, différent de l'actuel modèle américain et caractérisé, à la fois, par l'efficacité économique, la plus large participation démocratique et l'esprit de coopération et de partage, dans le respect des droits individuels. Il définit un modèle idéal qui n'existe nulle part mais qui est conçu à partir d'une hypothèse de convergence de ses éléments déjà existants et en fonction de l'idée chère à l'auteur que, à mesure que l'espace et les ressources se rétrécissent dans une situation d'interdépendance croissante, les valeurs individualistes compétitives perdent de leur efficacité sociale, tandis que les valeurs de coopération deviennent un atout.

Un ordre mondial pourrait se former, pense Bodhan Hawrylyshyn et le monde n'est pas condamné à connaître la catastrophe dont les rapports antérieurs du Club l'ont si souvent menacé. Sur ce point, l'originalité de l'auteur est d'autant plus frappante que son rapport, centré sur les valeurs nécessaires à la constitution d'un ordre mondial, reprend la question déjà traitée par Ervin Laszlo dans le rapport n° 5, et que la traduction française des "Itinéraires du futur" a été publiée en 1983 en même temps que celle du dernier livre d'Ervin Laszlo: "La crise finale" (25) qui, comme son titre l'indique assez, ne renonce pas à tout catastrophisme. Avant 1990, selon l'auteur, des "banqueroutes d'Etats", suivies de dislocations politiques et sociales plongeront l'humanité dans une crise d'où elle pourrait, sous certaines conditions sortir renouvelée, selon le "scénario du phénix". On aimerait savoir si le Club de Rome a eu à choisir entre ces deux textes, ou plus exactement entre les orientations des deux rapporteurs possibles. Quoiqu'il en soit, on peut observer qu'aucun des auteurs ne présente de démonstration totalement convaincante. Renonçant à tout catastrophisme l'auteur des "Itinéraires du futur" traite la question avec plus de sobriété et de pertinence. Mais on peut se demander s'il n'a pas trop simplifié, à l'usage, l'analyse des interactions. Il ne suffit pas de montrer quel est le type de valeurs le mieux adapté à l'avenir pour pouvoir dessiner l'état futur du monde. Le but de Bodhan Hawrylyshyn était de présenter une analyse systémique de la situation actuelle, puis d'établir un modèle de l'ordre souhaitable, et enfin d'évaluer les probabilités des itinéraires du futur, et de déterminer plus

précisément ce qui est à la fois souhaitable et faisable. Il a parfaitement analysé les forces de cohérence et les freins à l'intégration mondiale mais il ne me semble pas avoir démontré sa thèse de "l'inévitabilité de l'ordre mondial" (p.220-224). A travers certaines expressions malheureuses (par exemple p.220, début, et p.225, début) le lecteur peut constater qu'il mêle quelque peu les diverses modalités du probable, du nécessaire et du souhaitable. On peut retenir, en tout cas, de cette analyse originale et qui marque un progrès à beaucoup d'égards sur les précédents rapports, la conception du nouvel ordre mondial, à la fois possible et souhaitable.

*
**

Les rapports au Club de Rome sont toujours révélateurs des grands problèmes du monde et ils évoluent avec eux. Ainsi le Club a-t-il cédé à l'illusion si répandue dans les années 70 de croire que la lutte politique Est-Ouest aurait désormais moins d'importance que le conflit économique entre le Nord et le Sud (26). Une certaine sous-estimation des problèmes politiques est d'ailleurs une des constantes du Club, et c'est seulement dans les "Itinéraires du futur" que les nations apparaissent comme les acteurs de l'histoire. Mais du premier au dernier des rapports connus, on voit s'estomper la croyance naïve aux ordinateurs et aux extrapolations économiques simples. Les textes successifs portent la marque d'une maturation politique et morale et se font plus attentifs au facteur humain. Mais, sous le changement apparent, demeure la fidélité à l'esprit même de l'entreprise ; le premier rapport est déjà un témoignage contre une conception étroitement matérielle du progrès, et tous les rapports suivants ont cherché à définir les meilleures conditions du développement. Ne leur reprochons pas de révéler plus de problèmes que de solutions. C'est mieux ainsi. A chacun de réfléchir et d'agir en sa sphère.

Dans un club limité à cent membres, et sans secrétariat permanent, il est inévitable que la diversité des opinions soit en partie masquée par la doctrine du président. Surtout si celui-ci a le charisme d'Aurélio Peccei. Cet homme à la chevelure et à la moustache argentée, aux yeux noirs et attentifs rayonnait de générosité ; il a vécu totalement son angoisse du futur, en citoyen du monde, sans perdre jamais sa foi en l'homme. Un journaliste le compara un jour à Saint François (27). Cet infatigable voyageur, aux vues lointaines, à l'étroit dans son pays, ressemblait beaucoup plus à son compatriote Marco Polo, et il n'a pas toujours été entendu par ceux de ses contemporains dont il heurtait les préjugés. Il fut selon l'expression de Pierre Drouin, le "pèlerin du futur" (28). En introduction aux "Itinéraires du futur" il présentait le 10^e rapport du Club de Rome "comme le dernier de toute une série". Mais qui peut dire ce que sera, sans Aurélio Peccei, la prochaine série de travaux du Club de Rome ?

Jean-Claude LAMBERTI

(1) Aurélio Peccei : "La qualité humaine", p.141 Stock. Paris, 1976.

Ingenieur Piémontais, né en 1908, de formation libérale et socialiste, il a connu les prisons fascistes et dirigé le département Fiat en Amérique latine après la guerre. Il créa en 1957 une firme de consultants, puis en 1964, une Compagnie d'investissements destinés à aider le développement du Tiers-monde, spécialement en Amérique latine. C'est en 1968, qu'il fonda le Club de Rome avec un groupe international de scientifiques, d'économistes et de sociologues. Il a publié "The Chasm Ahead" (mae Millan, New York, 1969), "L'heure de vérité" (Favard, Paris, 1975), et, outre "la qualité humaine" déjà citée, "Cent pages pour l'avenir" (Economica - Paris, 1981). Aurélio Peccei est mort à Rome le 14 mars 1984.

(2) Dennis Meadows : "The limits to growth, A Report to the Club of Rome", traduit en français sous le titre : "Halte à la croissance" (Favard, Paris, 1972). Jay W. Forrester qui eût l'idée initiale de cette étude et accepta de la superviser publia en 1971 : "World Dynamics".

(3) A. Peccei : "La qualité humaine", p.128-129.

(4) A. Sauvy : "Croissance zéro ?". Calmann-Lévy. Paris - 1973

(5) Cf. le numéro spécial France-Forum consacré à la théorie des systèmes (n° 150-151-152 - Octobre-novembre 1976) et notamment l'article de Bruno Lussato : "L'approche systémique et la compréhension des systèmes sociaux".

(6) (7) Raymond Barre : "Réflexions sur la lettre de M. Mansholt" au Président de la Commission. Document diffusé par la C.E.E. le 9 juin 1972. Cf. France-Forum (n° 118).

(8) Jean-Claude Lattès : "Pour une autre croissance". Seuil. Paris 1972

(9) Jan Tinbergen : "Nord-Sud, du défi au dialogue". Dunod. Paris. 1978. Le rapport a été présenté en 1976.

(10) Dennis Gabor et Umberto Colombo : "Sortir de l'ère du gaspillage", Dunod. Paris, 1978.

(11) (13) - (11) : Philippe Braillard : "L'imposture du Club de Rome" P.U.F. Paris, 1982 - (13) : A signaler du même auteur : "Théorie des relations internationales" P.U.F. (Coll. Thémis) 1977 et "L'impérialisme" P.U.F. (Coll. Que sais-je ? n° 1816). En collaboration avec Pierre de Senarclens - 1980.

(12) André Reszler : "Mythes politiques modernes". P.U.F. Paris, 1981

(14) Ervin Laszlo et alii : "Goals for mankind", Dutton, New York, 1977. Signalons également du même auteur : "Le systémisme, vision nouvelle du monde". Pergamon Press - Paris. Oxford - New York - Frankfurt. 1981.

(15) A. Peccei : "la qualité humaine", op. Cit. p.169-170.

(16) Thierry de Montbrial : "Energie : le compte à rebours", J. Cl. Lattès Paris, 1978.

(17) J. Botkin, M. Malitza, M. Elmandjara : "On ne finit pas d'apprendre" - Pergamon France, Paris 1980.

(18) Maurice Guernier : "Tiers monde : trois quarts du monde", Dunod. Paris, 1980.

(19) René Lenoir : "Le tiers monde peut se nourrir" Favard-Paris, 1984.

(20) Orio Giarini : "Dialogue sur la richesse et le bien-être" Economica Paris - 1982

(21) (22) A. Peccei : "La qualité humaine", (21) p.297 et (22), chap.7, 213-232 et p.311.

(23) Bodhan Hawrylyshyn : "Les itinéraires du futur, vers des sociétés plus efficaces" P.U.F. Paris, 1983. Le texte original a été publié en Anglais en 1981 sous le titre : "Road maps to the future" Pergamon Press Oxford. Le livre est également traduit en allemand, en japonais et en espagnol.

(24) Cf. François Bourricaud : "L'individualisme institutionnel : Essai sur la sociologie de Talcott Parsons", P.U.F. coll. Sociologies - Paris.

(25) Ervin Laszlo : "La crise finale" - Grasset - Paris, 1983

(26) Cf. Norman Podhoretz : "Ce qui menace le monde", p.9 - Seuil. Paris, 1981.

(27) Cf. Willem Ottmans in la qualité humaine, op. cit. p.346.

(28) Pierre Drouin : "Le pèlerin du futur", Le monde (16 mars 1984).